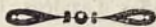


LES

MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LA MÈRE DU DÉSERT, traduit par A. COLINCAMP (2^e partie). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — LA MAISON DE FOUS, par EDGARD POË, traduction de B. H. RÉVOIL (1^{re} partie). — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

La saison des bals ne finit jamais à Paris, il se présente sans cesse quelque circonstance fortuite, quelque royale visite, quelque solennité, quelque victoire au nom de laquelle on allume des lustres, on comble de fleurs quelque palais et on fait danser quinze cents personnes au milieu des plus séduisantes féeries du luxe. L'hôtel de ville s'est montré fidèle à ses magnifiques habitudes en l'honneur de S. M. le roi de Bavière, et il présentait l'autre soir l'aspect le plus éblouissant; le grand escalier à double rampe, avec ses massifs de verdure, ses gerbes de lumière et ses jets d'eau, offrait un spectacle incomparable. S. M. le roi de Bavière a ouvert le bal avec la princesse Mathilde, le prince Napoléon dansait en face avec la princesse Murat, S. A. I. portait une robe légère dont les deux jupes, couvertes d'une broderie délicate disposée en semis, étaient bordées d'un petit ruban cerise; le corsage, sans berthe ni revers, se terminait autour de la poitrine par un rang de petits chatons de diamants. La princesse portait un petit diadème de diamants; ses cheveux étaient arrangés à la grecque par derrière. La jeune princesse Murat était tout en rose; sa robe de gaze avait trois jupes relevées avec des nœuds sans fleurs; sa coiffure, très-simple, lui allait à merveille et se composait d'une petite couronne posée fort en arrière.

Les robes légères étaient en grande majorité, ce qui est le droit de la saison; le blanc, le vert et le cerise

semblaient être les couleurs les plus recherchées des femmes élégantes. Madame la comtesse de Cas... portait une robe de tarlatane brodée de paille et de soie; les deux jupes, entourées d'une guirlande de grenades et semées d'un bouton à demi épanoui, étaient bordées d'une légère ruche cerise; le corsage avait un large revers brodé comme la jupe, et les manches, très-larges et très-tombantes, reproduisaient la même broderie; des nœuds cerise étaient posés d'un côté de la robe mélangés avec des liens de paille; d'autres nœuds relevaient légèrement la manche à l'intérieur du bras; au creux du corsage était posé une seule grosse fleur de grenade avec son feuillage, et la belle comtesse portait pour coiffure une cérés faite avec des grenades, des nœuds de paille et des feuilles de velours noir. Cette toilette a été fort remarquée; elle était le produit de deux des meilleures maisons de Paris: la maison Fauvet et la Compagnie Florale; l'une avait fait la robe, et l'autre les fleurs. Ces robes brodées de paille sont une invention de la maison Fauvet destinée à une grande vogue pendant la saison d'été; rien de plus frais et de plus élégant; la paille ainsi délicatement fixée à l'étoffe a le brillant de la soie et n'en a pas la lourdeur, ce qui permet de la fixer sur les tissus les plus diaphanes. La maison Fauvet a fait broder à l'avance un choix de ces délicieuses robes, dont les dessins sont tous remarquables par ce goût si sûr qui ne lui fait jamais défaut; il y en a de brodées en guirlandes, d'autres en colonnes, d'autres en semis; les plus jolies sont à deux tuniques, avec des roses, des marguerites ou des pavots pour bordure; un semis de myosotis fait cependant un effet charmant; ce petit point d'un bleu tendre est délicieux au milieu de son feuillage de paille, qui miroite aux lumières comme de l'or pâle. La maison Fauvet avait eu trente-sept robes à envoyer le soir du bal, et il serait impossible de les décrire toutes; la plupart avaient deux jupes; celles qui étaient faites à volants en avaient sept ou huit. Celle de madame de Ver..., en tarlatane bleue, dont une petite blonde bordant les volants, la berthe et les manches, nous a paru particulièrement gracieuse; la blonde portait pour dessin une étoile qui brillait comme de l'argent sur le fond un peu sombre du bleu, on eût dit un collier d'étoiles tremblant sur un ciel

d'été. Madame de Ver... portait avec cette robe une couronne de petites plumes bleues, interrompue sur le front par trois étoiles de diamants. Madame S... avait à peu près la même toilette en vert Azof et dentelle noire; sa coiffure, de colombias blancs à grandes fleurs et de baies vert mordoré, était un des derniers chefs-d'œuvre de la Compagnie Florale. On a aussi beaucoup remarqué à ce bal les coiffures d'orchidées de la même maison.

L'exposition d'horticulture de Versailles n'aura pas été inutile à nos grands fleuristes; ils ont été étudier sur la nature les magnifiques orchidées des serres de madame Pescatore, et ils ont su en rapporter de très-remarquables modèles. M. Florimond, le directeur de la Compagnie florale, a été un des plus heureux dans ses études; il l'a prouvé l'autre soir: plus de dix femmes de sa magnifique clientèle portaient de ces nouvelles coiffures. L'orchis-salep aux fleurs purpurines, l'ophris-mouche et surtout l'orchis sabot de Vénus aux belles fleurs d'un brun pourpre à tablier jaune ont été pour lui le thème heureux sur lequel il a su varier de très-habiles ornements. L'orchidée, qui est une fleur un peu grasse de pulpe et de tige, manque de la souplesse qui se prête à toutes les formes, mais on a tourné la difficulté en la mélangeant à des plantes légères qui l'entourent tout en la faisant valoir. La Compagnie florale la mélange soit avec du réséda, soit avec des fleurs de lin, ou encore avec des épis, des feuilles de velours ou des baies métalliques. Elle fait aussi une coiffure bacchante dont les feuilles de vigne, au lieu d'avoir le ton cru de l'été, se diversifient et se nuancent sous les tons chauds et rouillés de l'automne; la diversité des verts est observée avec beaucoup d'art, et quelques roses moussues et des grappes de raisins noirs mêlés à cette guirlande de pampres lui donnent une grâce incomparable.

Outre le bouquet habituel, toutes ces belles dames portaient des éventails, mais non ces éventails délicats et précieux qu'on emporte au bal l'hiver plutôt comme ornement que comme utilité, mais de bons grands éventails qui remplissaient en conscience leur rôle rafraîchissant; la plupart étaient montés en bois de sandal, et faits de crêpe blanc brodé de paillettes; d'autres, montés en ivoire uni avec légères incrustations, étaient en simple papier glacé sur lequel un crayon habile avait dessiné de délicates guirlandes ou quelque pochade gracieuse; presque tous sortaient des ateliers de Duvelleroy, l'éventailiste universel. On trouvait généralement les éventails de crêpe plus séduisants à l'œil, et les éventails de papier plus satisfaisants à l'usage; — c'est aux belles dames de choisir.

Ne terminons pas ce bulletin de bal sans rappeler à nos lectrices les élégants rubans Desterbecq, dont nous leur avons annoncé l'apparition il y a quelques semaines; ils ont fait beaucoup de chemin depuis lors; plusieurs femmes des plus charmantes en avaient garni les volants de leur robe, où ils figuraient une sorte de

petite ruche beaucoup plus correcte et ouvragée qu'une ruche ordinaire; quelques-uns lamés d'or sur gaze blanche produisaient un effet délicieux; ces rubans si habilement gaufrés sont certainement destinés à prendre une très-belle place dans les éléments de la toilette, où ils comblent une lacune et satisfont un désir.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du dessin.

Première toilette. — Robe de taffetas mauve rose, ornée d'ifs de ruban ruché bordé de petite dentelle noire. Corsage à basque fermé par des nœuds. Manches à trois manches superposées. Col *Ristori* ayant la même forme devant et derrière, fait avec des entre-deux alternés. Manches à revers faites de même. Coiffure formée de deux courtes barbes de dentelle de Bruxelles et de touffes d'azalées. Gants de chevreau. Bottines de satin gris de fer.

Seconde toilette. — Robe de taffetas vert uni avec des montants de grosses ruches découpées faites d'un taffetas plus clair; de distance en distance un gros bouton de velours noir entouré de dentelle noire. Mantelet de guipure et d'effilés alternés. Chapeau de paille de riz orné de deux guirlandes de géranium rose.

Explication du patron.

Corsage de robe montant à pointe devant et derrière. Ce corsage peut-être fait en étoffe de soie ou en étoffe légère; seulement dans le second cas on le doublera de soie. On y ajoute comme ornement un haut effilé résille qu'on pose en berthe ronde, en ayant soin de le faire tomber très-bas par devant; on pose un effilé pareil, mais moins haut, autour de la manche et dessus en long en partant de l'épaule.

Explication de la planche de broderie.

N° 1. Col dessin anglaise-plumetis à broder sur nansout: les petits ronds sont des œillets, les dents se font en point de feston.

N° 2. Manchette assortie au col n° 1.

N° 3. Dessin pour ombrelle, à broder en application de nansout sur tulle de Bruxelles: les petites croix indiquent les jours.

N° 4. Quart de mouchoir à broder au plumetis sur batiste: les petits ronds sont des pois; les dents du bord se festonnent. On pourrait coudre dessous une valenciennes plus ou moins haute.

N° 5. Col à broder au plumetis sur belle mousseline.

Il doit être garni d'une valenciennes haute de 3 centimètres.

N° 6. Garniture pour manche pagode assortie au col n° 5.

N° 7. Coin de mouchoir à broder au plumetis sur batiste. Les petits ronds sont des pois.

LA MÈRE DU DÉSERTEUR.

(SUITE.)

Leur moralité était celle des anciens montagnards : amis fidèles et implacables ennemis ; troupeaux et moissons des habitants des basses terres, ils regardaient tout cela comme à eux quand il y avait moyen d'emmener les uns et de faire main basse sur les autres ; il ne leur venait pas le moindre scrupule sur le droit de propriété en pareille occasion. Hamish Mhor argumentait comme le vieux guerrier crétois :

Ma bonne épée et ma fidèle lance

De tout ce que je vois me font maître et seigneur.

Quiconque a peur et craint de voir mon fer vengeur

N'a qu'à fuir aujourd'hui bien loin de ma vaillance.

Ses domaines, ses tours, ses vassaux sont mon bien ;

Car le lâche ici-bas n'eut jamais droit à rien.

Mais ces jours de déprédations toujours périlleuses, lors même qu'elles étaient couronnées de succès, commencèrent à devenir rares, après le malheureux succès de l'expédition du prince Charles-Édouard. Mac Tavish Mhor ne s'était pas endormi dans cette occasion, et il fut banni comme traître à l'État, comme voleur et comme cateran. Des garnisons occupèrent pour la première fois des places où l'on n'avait jamais vu d'habit rouge auparavant ; le tambour saxon retentit dans les défilés les plus inaccessibles du pays des montagnes. La destinée qui menaçait Mac Tavish devint chaque jour plus inévitable ; et il lui fut en même temps plus difficile de déployer ses ressources soit pour se défendre, soit pour s'échapper, parce que Elspat, durant ces mauvais jours, avait augmenté sa famille d'un enfant : cela mettait un obstacle considérable à la rapidité de leurs mouvements.

A la fin, le jour fatal arriva. Dans un fort défilé placé sur le flanc du Ben-Cruachan, le fameux Mac Tavish Mhor fut surpris par un détachement du Sidier-Roy (1). Sa femme l'aida héroïquement, chargeant de temps en temps son fusil ; comme ils étaient maîtres d'une position presque inexpugnable, peut-être se se-

rait-il échappé si ses munitions eussent duré plus longtemps ; mais à la fin ses balles se trouvèrent toutes dépensées ; il fit encore une fois feu avec les boutons d'argent de son habit. Mais les soldats ne redoutaient plus le feu d'un homme qui avait déjà tué trois de leurs camarades, qui en avait blessé davantage ; ils s'approchèrent de son fort, et, ne pouvant le prendre vif, ils le tuèrent après la résistance la plus désespérée.

Elspat vit toute cette catastrophe : elle y survécut ; car, dans l'enfant qui n'avait d'autre appui qu'elle, elle trouvait un motif de force et de courage. Comment elle put se soutenir, c'est ce qu'il n'est pas facile de dire. Ses seuls moyens apparents d'existence, c'étaient trois ou quatre chèvres qu'elle menait paître partout où il lui plaisait, dans les pâturages de la montagne, et personne ne lui reprochait cet envahissement. Dans la misère générale du pays, ses anciennes connaissances avaient peu à lui donner ; mais ce qu'elles pouvaient partager avec elle, en le dérochant à leurs propres besoins, elles le sacrifiaient volontiers au soulagement d'autrui. Aux habitants des basses terres elle allait quelquefois réclamer leur tribut plutôt qu'elle ne leur demandait l'aumône. Elle n'avait pas oublié qu'elle était la veuve de Mac Tavish Mhor. Cet enfant qui marchait en s'appuyant à son bras, telle était son imagination, devait un jour rivaliser de renommée avec son père et obtenir l'ascendant que celui-ci avait exercé sans contrôle. Elle s'associait si rarement avec les autres, sortait si rarement et si fort malgré elle des gorges les plus profondes de la montagne où elle vivait avec ses chèvres, qu'elle était complètement étrangère au grand changement qui s'était opéré autour d'elle. C'est ainsi que l'ordre civil s'était substitué à la violence militaire ; l'avantage restait à la loi et aux partisans de la loi sur ceux qui, dans la chanson des highlands, s'appellent *les enfants impétueux du glaive*. Son importance était bien diminuée ; tout ce qui l'entourait la gênait ; elle le sentait bien, mais à tout cela la mort de Mac Tavish Mhor était une explication suffisante, et elle ne doutait pas qu'elle ne pût retrouver son ancienne dignité lorsque Hamish Bean (ou James le Blond) pourrait tenir les armes de son père. Si donc Elspat était rudement repoussée lorsqu'elle demandait à un fermier grossier un secours nécessaire à ses besoins ou à ceux de son petit troupeau, ses menaces de vengeance, articulées d'une manière obscure, mais terrible, arrachaient en général à ces hommes tremblants devant sa malédiction, ce soulagement qu'ils auraient refusé à sa misère ; et la ménagère craintive qui donnait du pain ou de l'argent à la veuve de Mac Tavish Mhor regrettait en son cœur que la vieille sorcière n'eût pas été brûlée le jour où l'on avait fait justice de son mari.

Les années s'écoulaient et Hamish Bean grandissait ; sans doute il n'avait ni la taille ni la force de son père ; mais il était plein d'activité et d'audace, avec ses beaux cheveux blonds, ses joues vermeilles, ses

(1) Sidier-Roy, les soldats rouges, c'est-à-dire les uniformes anglais.

yeux d'aigle : c'était la même agilité sinon la même vigueur que son formidable père, sur l'histoire et les exploits duquel sa mère insistait du matin au soir pour former l'esprit de son fils au goût des mêmes aventures. Mais les jeunes gens voient l'état présent de ce monde qui change chaque jour, d'un regard plus clairvoyant que les vieillards. Tendrement attaché à sa mère, disposé à faire tout ce qu'il pourrait pour venir à son secours, Hamish avait pourtant compris, en se mêlant au monde, que la profession de *cateran* était désormais aussi dangereuse que déshonorante, et que s'il lui fallait imiter les hauts faits de son père, ce devrait être dans une autre voie, plus conforme aux opinions du jour.

Comme ses facultés intellectuelles et morales commençaient à se développer, il devenait plus sensible à la gêne de sa situation, aux préjugés de sa mère, à l'ignorance où elle se trouvait relativement aux changements de la société qu'elle connaissait si peu. En visitant ses amis et ses voisins, il comprit les chétifs moyens d'existence auxquels sa mère était réduite ; il sut qu'elle ne possédait rien ou presque rien au delà des choses absolument nécessaires à la vie, et encore étaient-elles souvent sur le point de lui manquer. Parfois ses succès à la pêche et à la chasse ajoutaient quelque bien-être à leur existence ; mais il ne voyait d'autre ressource régulière pour contribuer à la soutenir que de se soumettre à un travail servile, qui, s'il l'eût accepté, devait être certainement un coup mortel pour l'orgueil de sa mère ; il le savait bien. Elspat néanmoins voyait avec surprise que Hamish Bean, quoique maintenant d'une haute taille et en état de porter les armes, ne montrait pas de dispositions pour monter sur la scène qu'avait illustrée son père ; il y avait dans son cœur de mère un sentiment qui l'empêchait de presser son fils en termes formels pour qu'il battît la campagne comme un *cateran* ; elle craignait pour lui les périls auxquels ce genre de vie devait l'exposer, et quand elle désirait lui parler de ce sujet, son ardente imagination lui faisait voir l'ombre de son mari se dressant entre eux, revêtu de son tartan tout sanglant et le doigt sur les lèvres lui interdisant ce propos. Pourtant elle s'étonnait : selon elle, la conduite de son fils montrait son manque de courage ; elle soupirait en le voyant chaque jour passer le temps sans rien faire, porter l'habit à longues basques des basses terres, celui que la loi imposait aux montagnards au lieu de leur pittoresque costume. Elle pensait qu'il eût bien plus ressemblé à son mari en portant le plaid serré par une ceinture, les hauts-de-chausse venant à mi-cuisse et des armes bien polies étincelant à son côté.

Outre ces sujets d'inquiétude, Elspat en avait d'autres qui provenaient de l'extrême impétuosité de son caractère. Son amour pour Mac Tavish Mhor avait été plein de respect et quelquefois même de crainte ; car les *caterans* n'étaient pas de cette espèce d'hommes qui

se soumettent au gouvernement des femmes, mais sur son fils elle avait exercé, pendant toute sa première enfance et même jusque dans sa jeunesse, une autorité despotique qui donnait à son amour maternel un caractère de jalousie. Elle ne pouvait supporter l'idée que Hamish, en croissant en âge, fît chaque jour un pas vers l'indépendance, qu'il s'absentât de la cabane à tel ou tel moment et pour aussi longtemps qu'il lui plaisait, et semblât croire, en gardant pour elle tous les égards du respect et de la tendresse, qu'à lui seul appartenait le contrôle et la responsabilité de ses actions. Mais tout cela eût été peu de chose si Elspat avait su contraindre un peu ses sentiments dans le fond de son cœur ; mais l'ardeur et l'emportement de ses impressions la firent souvent montrer à son fils qu'elle se croyait négligée et maltraitée par lui. Quand il s'était absenté pour quelque temps de la cabane, sans dire pourquoi, le ressentiment d'Elspat au retour était en général si déraisonnable, qu'il suggéra naturellement à ce jeune homme, pétri d'indépendance et désireux d'améliorer sa situation dans le monde, l'idée de laisser là sa mère. Son but était de pourvoir plus complètement aux besoins de celle dont l'amour égoïste ne tendait qu'à le retenir dans un désert où tous deux mouraient de faim sans espoir et sans secours.

Une fois, Hamish s'était permis une de ces excursions indépendantes ; sa mère s'était sentie affrontée et insultée par lui ; à son retour elle lui montra plus de violence qu'à l'ordinaire, et cela provoqua chez ce jeune homme un sentiment de déplaisir qui rembrunit son front et ses joues. A la fin, comme elle s'obstinait dans son ressentiment peu raisonnable, la patience de Hamish s'épuisa ; il prit son fusil qui était au coin de la cheminée, grommela en lui-même une réponse que le respect arrêta sur le bord de ses lèvres, et fut sur le point de quitter la hutte dans laquelle il était à peine rentré.

« Hamish, dit sa mère, allez-vous encore me quitter ? » Mais Hamish ne répondit qu'en regardant la platine de son fusil qu'il était en train de frotter.

« Oui, frottez la platine de votre fusil, lui dit sa mère avec amertume ; je suis enchantée que vous ayez assez de courage pour faire feu, ne fût-ce que sur un chevreuil. » Hamish tressaillit à ce reproche non mérité, et un regard plein de colère fut toute sa réplique. Elle vit qu'elle avait trouvé le moyen de lui faire de la peine.

« Oui, dit-elle, regardez fièrement, tant qu'il vous plaira, une vieille femme qui est votre mère ; il se passera encore bien du temps jusqu'à ce que vous osiez froncer le sourcil devant la mine courroucée d'un homme ayant barbe au menton.

— Taisez-vous, mère, ou parlez de ce que vous connaissez, dit Hamish fort irrité, c'est-à-dire de la quenouille ou du fuseau.

— Était-ce donc au fuseau et à la quenouille que je pensais quand je vous emportai sur mon dos, à tra-

vers les balles de six soldats saxons, alors que vous n'étiez qu'un faible enfant? Je vous le dis, Hamish, je m'entends cent fois mieux aux épées et aux fusils que vous ne le ferez jamais; et par vous-même vous n'apprendrez jamais autant de choses sur la noble guerre que vous en avez vu lorsque vous étiez enveloppé dans mon plaid.

— Vous êtes donc bien décidée à ne pas me laisser en paix à la maison, ma mère? mais tout cela aura une fin, dit Hamish revenu à l'idée de quitter la hutte, et déjà levé pour se diriger vers la porte.

— Arrêtez, je vous l'ordonne, dit sa mère, arrêtez; ou puisse votre fusil devenir l'instrument de votre ruine! Puisse la route que vous allez prendre devenir le chemin de votre enterrement!

— Pourquoi employer de pareils termes, ma mère? dit le jeune homme en se retournant; cela n'est pas bon; rien n'en peut sortir de bon. Adieu donc; maintenant nous sommes trop en colère pour parler ensemble... adieu; de longtemps d'ici vous ne me reverrez. »

Et il partit. Sa mère, dans le premier feu de son indignation, exhala contre lui toutes ses malédictions; puis, l'instant d'après, elle pria Dieu de les faire retomber sur sa tête et d'épargner son fils. Elle passa ce jour et le suivant livrée à tout l'emportement de cette colère qui la maîtrisait. Tantôt elle suppliait le ciel et toutes les puissances auxquelles l'avaient familiarisée de grossières traditions pour que son fils lui fût rendu, l'agneau de son cœur; tantôt, dans son ressentiment, elle préparait les termes les plus amers pour lui reprocher au retour sa désobéissance; ou bien elle cherchait le langage le plus tendre pour le fixer dans la cabane que, dans les transports de son affection, elle n'aurait pas voulu quitter, lorsque son fils y était près d'elle, pour les appartements du château le plus beau du monde.

Deux jours se passèrent, durant lesquels elle négligea même les faibles ressources que sa situation lui offrait pour se soutenir; rien, si ce n'est la force d'une santé accoutumée aux fatigues et aux privations de chaque jour, n'aurait pu préserver ses jours, quoique l'angoisse de son esprit ne lui eût pas permis de ressentir son propre épuisement. Son habitation, à cette époque malheureuse, c'était cette même cabane près de laquelle je l'avais trouvée; mais alors elle était bien plus habitable, grâce aux travaux de Hamish, qui l'avait en grande partie bâtie ou réparée.

Il y avait trois jours que son fils avait disparu. Elspat était assise à sa porte; elle se balançait à la façon des femmes de son pays quand elles sont dans la détresse ou dans le chagrin, quand, chose assez rare, elle vit passer un voyageur le long de la grande route, au-dessus de sa cabane. Elle ne lui lança qu'un coup d'œil. Il était à cheval: ainsi ce n'était pas Hamish; et Elspat s'inquiétait trop peu de tout le reste du monde pour tourner une seconde fois ses yeux sur ce passant. L'étranger pourtant s'arrêta en face de la cabane, et,

descendant de son poney, il suivit le sentier rocailleux qui aboutissait à la porte d'Elspat.

« Dieu vous bénisse, Elspat Mac Tavish! »

Elle regarda cet homme qui lui adressait la parole dans sa langue; elle avait cet air mécontent d'une personne interrompue dans ses réflexions; mais le voyageur poursuivit, et dit:

« Je vous apporte des nouvelles de votre fils Hamish. »

Tout d'un coup, d'indifférent qu'il était tout à l'heure pour Elspat, cet étranger devint à ses yeux aussi respectable qu'un messager descendu des cieux pour prononcer à haute voix sur sa vie ou sur sa mort. Elle tressaillit en s'élançant de sa place; ses mains se joignirent convulsivement, s'élevèrent ensemble vers le ciel, et, les yeux fixés sur la physionomie de l'étranger, tout son corps penché vers lui, son regard avide lui adressait toutes ces questions que sa langue défaillante ne pouvait articuler.

« Votre fils vous envoie ses respectueux souvenirs et ceci, dit le messager en mettant dans la main d'Elspat une petite bourse qui contenait quatre ou cinq dollars.

— Il est parti, il est parti! s'écria Elspat; il s'est vendu pour être le valet des Saxons, et je ne le verrai plus! Dites-moi, Miles Mac Phadraick, car maintenant je vous connais, est-ce le prix du sang de mon fils que vous avez mis dans la main de sa mère?

— A Dieu ne plaise! répondit Mac Phadraick, qui était un *tacksman* (1), et qui possédait une étendue considérable de terrain sous son chef, propriétaire qui vivait à peu près à vingt milles de distance. Dieu me garde de jamais faire tort en parole ou en action à vous ou au fils de Mac Tavish Mhor. Je vous le jure par la main de mon chef, votre fils se porte bien; il viendra bientôt vous voir, et lui-même vous dira le reste. » Ainsi disant, Mac Phadraick reprit bien vite le sentier par où il était venu; il se remit sur la grande route, remonta sur son poney et poursuivit son chemin.

III.

Elspat Mac Tavish resta les yeux attachés sur cet argent, comme si l'empreinte des pièces devait lui apprendre comment il avait été acquis.

« Je n'aime pas ce Mac-Phadraick, se dit-elle; c'était de cette race que le barde disait: — Je les crains non pas quand leurs paroles sont retentissantes comme le vent de l'hiver; mais je les crains lorsqu'elles frappent nos oreilles avec une douceur qui rappelle le chant de la grive. — Pourtant cette énigme ne peut s'entendre que d'une seule façon: mon fils a pris l'épée; il a voulu gagner comme un homme par la force ce que des manants voulaient lui interdire avec des paroles bonnes pour intimider des enfants. »

(1) Tacksman, c'est-à-dire fermier.

Cette idée, lorsqu'elle se fut emparée de son esprit, lui sembla d'autant plus raisonnable que Mac Phadraick, ainsi qu'elle se le rappelait fort bien, tout circospect qu'il fût, avait dans le temps encouragé la conduite de son mari en lui achetant à l'occasion des bestiaux dont il connaissait parfaitement la provenance, ayant soin toutefois que la transaction se fit avec tout profit et toute sûreté pour lui. Qui était plus capable que Mac Phadraick de montrer à un jeune *cateran* le chemin à suivre pour commencer son dangereux métier avec plus de chances de succès? Qui mieux que lui pouvait convertir du butin en argent? Les sentiments qu'une autre aurait éprouvés à l'idée que son fils unique s'était jeté dans la voie où son père avait trouvé la mort, ces sentiments étaient à peine connus des mères highlandaises de cette époque. Elspat voyait dans la mort de Mac Tavish Mhor celle d'un héros qui avait succombé dans sa noble profession, mais n'était pas mort sans vengeance. Elle redoutait moins pour son fils la mort que le déshonneur. Elle craignait qu'il ne se soumit aux étrangers, et que son âme ne s'endormît dans cet état qu'elle regardait comme l'esclavage.

Ce principe moral qui naît si naturellement et si justement dans l'esprit de ceux qui ont été élevés sous un gouvernement ferme où les lois protègent la propriété du faible contre les envahissements du fort, ce principe, dis-je, était pour la pauvre Elspat un livre scellé, une source cachée à tout jamais. Elle avait appris à considérer ceux qu'elle appelait les Saxons comme une race avec laquelle les montagnards étaient constamment en guerre; et tous les établissements qu'ils avaient à la portée d'une incursion de highlanders, il était légitime, selon elle, de les attaquer et de les piller. Ses sentiments sur ce point avaient été fortifiés et confirmés, non-seulement par un ardent désir de venger la mort de son mari, mais aussi par cette indignation générale qui remplissait, non sans raison, le cœur des highlanders écossais depuis la barbare et brutale conduite de leurs vainqueurs après la bataille de Culloden (4). Il y avait aussi d'autres clans montagnards qu'elle devait trouver tout légitime de voir piller, s'il était possible, à cause des vieilles et mortelles inimitiés qui divisaient les clans.

La prudence aurait dû peser les faibles chances qu'il y avait maintenant pour résister aux efforts d'un gouvernement bien organisé, qui, sous un régime moins ferme et moins compacte, n'avait pu empêcher les ravages de ces *caterans* sans foi ni loi tels que Mac Tavish Mhor : mais la prudence était chose inconnue à une femme solitaire qui en était encore aux idées du temps de sa jeunesse. Elle s'imaginait que son fils n'avait qu'à se proclamer le successeur de son père dans cette vie d'aventures et d'entreprises, et que force braves, aussi

décidés que ceux qui avaient suivi les bannières de son père, se réuniraient autour de son étendard dès qu'ils le verraient déployer. Pour elle, Hamish était un aigle qui n'avait qu'à prendre son essor pour retrouver sa place légitime dans les cieux; et elle ne comprenait pas combien de regards désormais observeraient cet essor, et quel nombre de balles bien plus considérable serait dirigé contre son sein. Bref, Elspat vivait dans la société présente avec les sentiments qu'elle avait apportés pour les temps passés. Elle avait vécu indigente, méprisée et opprimée depuis le jour où son époux n'avait plus fait redouter au loin sa puissance, et elle croyait que le temps de son influence reviendrait quand son fils se serait déterminé à reprendre le rôle de son père. Et si elle permettait à son regard de pénétrer plus avant dans l'avenir, c'était uniquement pour songer qu'un jour on la coucherait froide et inanimée dans la tombe, que ceux de sa tribu feraient entendre autour d'elle les lamentations funèbres, bien avant que son Hamish le Blond mourût, ainsi le réglait-elle dans sa pensée, la main sur la poignée de sa claymore ensanglantée. Les cheveux de son père étaient devenus blancs avant qu'il fût tombé les armes à la main, après mille dangers. Qu'elle eût pu voir ce spectacle et y survivre, c'était une conséquence naturelle des mœurs de ce temps. Aussi bien il valait mieux, se disait-elle dans son orgueil, qu'il fût mort ainsi que d'avoir quitté la vie dans une chaumaine enfumée, sur un lit de paille pourrie, comme un chien usé par la fatigue, ou comme un bœuf mourant de maladie.

Mais l'heure fatale de son jeune, de son brave Hamish était bien loin encore. Il devait réussir; il devait conquérir comme son père; et quand à la fin il succomberait (car elle entrevoyait pour lui aussi une mort violente), Elspat depuis longtemps serait étendue dans la tombe, et elle ne pourrait pas voir son agonie ni pleurer sur son tertre funéraire.

Avec ces folles idées qui travaillaient son cœur, l'imagination d'Elspat s'élança dans ses extases habituelles, ou plutôt elle parvint à son plus haut point de délire. Conformément au langage emphatique de l'Écriture, qui dans ce passage ressemble fort à celui d'Elspat, elle se leva, se lava, changea de vêtement, mangea du pain et se ranima.

Elle attendait avec impatience le retour de son fils; mais maintenant elle ne l'attendait plus avec cette amère anxiété du doute et de la crainte. Elle se disait à elle-même qu'il lui faudrait faire beaucoup avant de devenir dans une époque comme la nôtre un chef éminent et redouté. Cependant, en le revoyant, elle espérait presque le voir revenir à la tête d'une bande d'hommes audacieux, au son des cornemuses, et bannières déployées, tandis que les nobles tartans flotteraient libres au gré du vent, en dépit des lois qui avaient supprimé, sous les peines les plus sévères, l'usage de l'habillement national et tous les détails de

(4) Le duc de Cumberland se montra si cruel dans cette expédition qu'il en rapporta le surnom de Boucher.



745

Compte-Latour

Revue des Modes

Revue

LES MODES PARISIENNES.

*Robes de la Maison Sauvet, Chapeau de M^{me} Marie Delourpe, Mantelet de la
Maison Seclere Collot, Lingerie et bonnet de M^{me} Payan, Corset de M^{me} Vigoureux, Gants Laboullée.*

Ayuntamiento de Madrid

la chevalerie highlandaise. Et pour tout cela, dans son ardente imagination, elle ne lui accordait qu'un intervalle de quelques jours.

Du moment que cette opinion eut pris racine dans son esprit, toutes ses pensées n'eurent plus qu'un but, ce fut de recevoir dignement son fils à la tête de ses partisans et de préparer sa hutte comme elle avait coutume de le faire pour le retour de son père.

Elle n'avait pas le moyen de pourvoir à sa propre subsistance, mais elle n'attachait aucune importance à cet objet. Les caterans vainqueurs devaient ramener avec eux du petit et du gros bétail. Mais l'intérieur de la hutte fut arrangé pour les recevoir; l'usquebaugh fut brassé ou distillé en si grande quantité qu'on n'eût jamais supposé que c'était une femme seule qui l'avait préparé. Sa hutte fut mise si bien en ordre qu'on se serait cru en quelque sorte dans un jour de réjouissance. Elle fut balayée et décorée avec des rameaux de différentes espèces, comme la maison d'une juive à la fête des Tabernacles. Quant au lait de son petit troupeau, elle le prépara sous toutes les formes que lui suggéra son talent, afin d'en régaler son fils et ces partisans qu'elle comptait recevoir avec lui.

Mais la principale décoration, celle qu'elle recherchait avec le plus grand soin, ce fut le *cloudberry*, fruit écarlate qui ne se trouve que sur les hautes montagnes, et seulement en petite quantité. Son mari, ou peut-être un de ses ancêtres, l'avait choisi pour servir d'emblème à sa famille, parce qu'il semblait à la fois indiquer par sa rareté le petit nombre des hommes de ce clan, et par la place où on le trouve, l'ambitieuse hauteur de leurs prétentions.

Pendant que durèrent ces simples préparatifs, Elspat fut dans un état de bonheur un peu troublé. Dans le fait, son unique inquiétude était de n'avoir pas le temps d'achever tout ce qu'elle pouvait faire pour bien accueillir Hamish et les amis qu'elle supposait s'être attachés à lui; elle avait peur qu'ils n'arrivassent avant qu'elle fût en mesure de les recevoir.

Mais quand tous les apprêts qu'elle pouvait faire eurent été terminés, alors encore une fois elle n'eut plus rien à faire en dehors des soins fort légers qu'elle donnait à ses chèvres; et une fois qu'elle leur avait donné son coup d'œil, il ne lui restait plus qu'à passer en revue ses petits préparatifs, à renouveler ceux qui étaient de nature passagère, à substituer d'autres branches à celles qui étaient desséchées ou flétries. Puis elle s'asseyait à la porte de sa cabane, et examinait la route qui d'un côté montait des rives de l'Arve, et de l'autre courait autour des cimes de la montagne, en tenant compte des terrains unis ou élevés autant que l'avait permis le plan de l'ingénieur militaire. Pendant qu'elle s'occupait ainsi, son imagination, construisant l'avenir d'après le passé, formait avec les brouillards du matin ou les nuages du soir le fantôme étrange d'une troupe en marche qui s'appelait alors *Sidier Dhu*; c'étaient des soldats au costume brun,

revêtus du tartan national. On les nommait ainsi pour les distinguer des lignes écarlates de l'armée anglaise. C'est dans de pareilles occupations qu'elle dépensait beaucoup d'heures chaque matin et chaque soir.

Traduit par A. COLINCAMP.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

(La suite au prochain numéro.)

LA MAISON DE FOUS,

PAR EDGARDE POË.

En 18... pendant l'automne, lors d'un voyage entrepris dans le midi de la France, le hasard m'amena à quelques milles d'une *maison de fous*, sur le fronton de laquelle étaient peints ces mots dérisoires : *maison de santé*, et dont plusieurs médecins de Paris, mes amis, m'avaient souvent parlé. Je n'avais jamais vu d'établissement de ce genre, et je pensais trouver là une bonne occasion de m'instruire. Je proposai alors à un compagnon de route dont j'avais fait la connaissance par accident depuis peu de jours, de nous détourner de notre chemin afin de visiter la maison. Cet ami de la veille n'accepta pas ma proposition, car il ne pouvait, me dit-il, supporter la vue d'un aliéné. Mais il s'offrit avec obligeance à ralentir suffisamment son voyage pour que je pusse, après avoir satisfait ma curiosité, le rejoindre dans la journée même, ou le jour suivant. Au moment où je prenais congé de lui, je pensai qu'il ne serait peut-être pas très-facile d'obtenir accès dans l'établissement, et je lui touchai un mot de mes craintes à cet égard. Il me répondit qu'en effet, la direction de ces maisons particulières étant soumise à des règlements plus rigoureux que ceux des hôpitaux ordinaires, je pourrais bien trouver quelque difficulté à réaliser mes intentions, si je ne connaissais personnellement le directeur, M. Maillard, ou si du moins je n'avais une lettre pour m'accréditer auprès de lui. — Quant à moi, ajouta-t-il, j'ai connu le docteur Maillard il y a quelques années, et, à la rigueur, je puis me rendre jusqu'à la porte de la maison de santé pour vous présenter à lui; mais, je vous le répète, mon horreur pour les aliénés ne me permettra pas de faire un pas au delà.

Je le remerciai cordialement, et, me détournant du grand chemin, je le suivis dans un sentier couvert d'une verdure touffue, qui, au bout d'une demi-heure, nous amena sur la lisière d'un bois très-épais. Nous fîmes encore un ou deux milles avant d'apercevoir la maison de santé. Elle apparut enfin à nos yeux. C'était

une construction singulière, tombant presque en ruine, et que l'incurie et le temps semblaient avoir rendue à peu près inhabitable. L'aspect sinistre de l'édifice, les formes capricieuses des chênes séculaires qui l'entouraient, le silence de ce lieu désert, tout me frappa d'une crainte profonde. Je retins la bride de mon cheval, j'allais rebrousser chemin, lorsque l'idée de rendre mon compagnon témoin de ma pusillanimité me fit retrouver un peu de courage, et je continuai ma marche. Quand nous atteignîmes la porte d'entrée, je m'aperçus qu'elle était entr'ouverte, et qu'un visage d'homme nous épiait à travers cet interstice. Bientôt pourtant, ce mystérieux individu se montra en entier; il accosta mon compagnon en l'appelant par son nom, lui serra cordialement la main, et le pria de mettre pied à terre. C'était M. Maillard lui-même. Je le regardai avec curiosité : il avait de bonnes manières, une figure grave et un front élevé qui exprimait l'intelligence et inspirait le respect.

Mon ami m'ayant présenté au directeur lui fit connaître mon désir de visiter la maison de santé. Il reçut aussitôt l'assurance que rien n'était plus facile, et prit congé de son ancien ami.

A peine eut-il disparu au détour du sentier, que le directeur me fit entrer dans un petit salon fort bien décoré, dont les murailles étaient ornées de tableaux. Cet appartement contenait, entre autres indices d'un goût délicat, des livres, des pots de fleurs, des instruments de musique, et un grand feu brillait dans le foyer. Une femme jeune et charmante chantait au piano un air de Bellini; lorsque j'entrai, elle se leva pour me faire une gracieuse révérence. Sa figure extrêmement pâle semblait porter les traces d'un profond chagrin, et bien qu'un vêtement de deuil donnât à sa beauté quelque chose d'extraordinaire, elle excita à la fois dans mon âme l'intérêt et l'admiration.

J'avais entendu dire à Paris que dans l'établissement de M. Maillard on traitait tous les malades par la douceur, en évitant de leur appliquer aucune punition, même celle de l'isolement, que les patients, surveillés en secret, jouissaient d'une liberté apparente et pouvaient errer à leur aise dans la maison et dans les jardins, comme s'ils eussent possédé leur parfaite raison.

En me rappelant tout cela, je pris bien garde aux paroles que je prononçais devant la jeune dame, car rien ne m'assurait que son esprit fût parfaitement sain, et, bien plus, l'éclat de ses yeux toujours en mouvement, semblait indiquer le contraire. J'eus donc soin de borner ma conversation à des sujets généraux, évitant ceux qui auraient pu offrir le moindre danger. La dame répondit à chacune de mes observations avec le bon sens le plus parfait; mais, profondément versé dans la métaphysique de la folie, je savais qu'il ne faut pas se fier à une première évidence, et je continuai à tenir la conversation avec la plus grande réserve.

Un valet entra au bout de dix minutes, apportant sur un plateau des fruits, du vin et d'autres rafraîchissements. Après avoir trempé ses lèvres dans un verre de frontignan, la dame quitta la chambre. Sans prononcer une parole, je jetai les yeux sur mon hôte d'un air interrogateur :

— Non, non, dit-il, — c'est un membre de ma famille, — ma nièce, une personne tout à fait distinguée.

— Je vous dois mille excuses pour mes soupçons, repartis-je, mais naturellement ils ne peuvent vous offenser. On sait à Paris quelle sage liberté vous laissez à vos administrés, et je pensais que peut-être... vous comprenez...

— Oui, oui, n'en dites pas davantage. C'est plutôt moi qui vous dois des remerciements pour la louable prudence que vous avez montrée. Il est rare de trouver tant de sagacité chez les jeunes gens, et plus d'une fois l'imprévoyance de mes visiteurs, à l'époque où je laissais les étrangers pénétrer librement dans la maison, a causé des accidents fâcheux. C'est pourquoi j'ai été obligé de modifier mon premier système et de ne laisser pénétrer ici que les personnes sur la discrétion desquelles je puis compter.

— Votre premier système! dis-je au docteur Maillard en répétant ses paroles; dois-je comprendre par là que le système lénitif, dont j'ai entendu parler si souvent, n'est plus en vigueur ici.

— Malheureusement, reprit M. Maillard, voici déjà plusieurs semaines que nous avons été obligés d'y renoncer.

— En vérité! Vous m'étonnez.

— Il a été nécessaire, poursuivit le docteur avec un soupir, d'en revenir à l'ancienne méthode. Le système lénitif offrait des dangers terribles, et ses avantages ont été bien exagérés. Je crois, monsieur, que si une expérience dont le succès était désirable, dans l'intérêt de l'humanité, a jamais été faite quelque part, c'est dans la maison que je dirige. Nous n'avons rien épargné pour obtenir un résultat favorable. Je suis fâché que vous n'ayez pu nous rendre une visite à cette époque, vous en auriez jugé par vous-même. Mais je présume que vous connaissez le système lénitif, avec tous les détails qu'il comportait.

— Pas tout à fait, si j'ose parler franchement. Les renseignements que j'ai obtenus à cet égard n'arrivaient à moi que de troisième ou quatrième main.

— Est-il possible? répliqua le docteur d'un air de satisfaction. Je vous dirai donc, en général, que notre système lénitif est un système dans lequel les patients étaient ménagés. On avait soin de ne contrecarrer en rien leur volonté, de ne s'opposer à aucune des fantaisies qui leur traversaient la cervelle. Au contraire, nous encourageons ces fantaisies pour arriver plus efficacement à les faire disparaître. L'argument qui touche avec le plus de force la faible raison de l'aliéné est la *réduction à l'absurde*. Pour citer un exemple, nous

avons eu des malades qui se croyaient changés en poulets. Eh bien, la cure consistait à insister sur cette chose comme sur un fait réel, à accuser le patient d'imbécillité, parce qu'il n'apercevait pas avec assez d'évidence que c'était là un fait, et de lui refuser, en conséquence, pendant une semaine, tout autre aliment que ceux qui conviennent à un poulet. De cette manière, un peu de blé et quelques grains de sable ont pu opérer des merveilles.

— Mais ce traitement par conformation d'humeur était-il exclusivement pratiqué?

— Oh ! non, nous employions aussi les divertissements tels que la musique, la danse, la gymnastique, la lecture de certains livres, et ainsi de suite. Nous affectons de traiter nos patients pour quelques maladies physiques usuelles; jamais le mot de folie n'était prononcé. L'un des points essentiels de notre système était d'employer chacun de nos fous à surveiller les actions des autres, car témoigner à un aliéné une confiance entière dans son intelligence ou dans sa sagacité, c'est s'emparer de lui corps et âme. Nous parvenions ainsi à éviter les frais d'un nombreux corps de gardiens qu'il eût fallu entretenir.

— Et vous n'étiez jamais forcé de recourir à certaines punitions?

— Jamais!

— Et vous ne renfermiez jamais vos patients?

— Très-rarement. Si, de temps à autre, quelqu'un de nos malades avait une crise furieuse, nous le plaçons dans une cellule à l'écart, de peur qu'il ne fît une fâcheuse impression sur tout notre monde, et nous le gardions là jusqu'à ce que son accès fût passé.

— Vous avez donc maintenant changé tout ceci, sans doute avec le désir de faire mieux?

— Oui, du moins telle est ma pensée. Le système avait ses inconvénients; il offrait même de grands dangers, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, et dans toutes les maisons de santé de France on a cessé de le pratiquer.

— Ce que vous dites là, répliquai-je, m'étonne beaucoup; j'aurais affirmé qu'il n'y avait plus maintenant d'autre méthode de traitement pour la folie sur tous les points du royaume.

— Vous êtes encore jeune, mon ami, reprit mon hôte; mais plus tard, avec l'expérience, vous apprendrez à juger par vous-même ce qui se passe dans le monde, sans vous fier aux bavardages d'autrui. N'admettez rien de ce que vous entendez dire, et croyez une moitié seulement de ce que vous voyez. Mais pour en revenir à nos *maisons de santé*, il est certain que quelque ignorant vous a induit en erreur. Vous le reconnaîtrez vous-même quand, cet après-dîner, après vous être suffisamment reposé des fatigues de la route, j'aurai pu, à ma grande satisfaction, vous faire connaître un système sur l'efficacité duquel il ne peut y avoir qu'une opinion.

— Il vous appartient? demandai-je, c'est vous qui l'avez inventé?

— Je suis fier d'avouer que j'en suis l'auteur, du moins jusqu'à un certain degré.

C'est ainsi que je conversai avec M. Maillard pendant une heure ou deux, tout en visitant les jardins et les dépendances de l'établissement.

— Je ne veux pas, dit-il, vous faire voir mes malades maintenant. Une âme douée de sensibilité est toujours plus ou moins affectée d'un pareil spectacle; je craindrais de vous ôter l'appétit. Nous dînerons donc d'abord. Je vous donnerai du veau à la Sainte-Menehould et des choux-fleurs sauce veloutée, — puis un verre de clos-vougeot, — et alors vos nerfs seront suffisamment affermis.

Traduction de B. H. Révoil.

(La suite au numéro prochain.)

PETIT COURRIER.

A LA NUIT TOMBANTE.

Larme d'or du firmament,
Belle étoile que j'admire,
Étincelle doucement
Sur le front de mon Elvire.

Doux parfums, esprits du soir,
Sylphes dont l'aile m'effleure,
Courez lui faire savoir
Qu'éloigné d'elle je pleure.

Là-bas, sous ces gazons verts,
Petit ruisseau qui murmures,
Va lui murmurer mes vers
Avec tes ondes si pures.

Toi, qui redis la chanson
Des pâtres sur les collines,
Redis-lui souvent mon nom,
Écho des vieilles ruines.

Vous, qui nous faisiez venir
Autrefois à la prière,
Tintez-lui mon souvenir,
Cloches du saint monastère.

Victimes des feux du jour,
Roses que le vent emporte,
Pour lui peindre mon amour,
Arrêtez-vous à sa porte!

Et toi qui viens t'amuser
A mes vitres, hirondelle,
Pour lui porter mon baiser,
Vole bien vite auprès d'elle!

JULES VERNIER.

*** En attendant que la science fasse ruisseler autour de nous des fleuves de diamants de création humaine, ce à quoi ne désespèrent pas de parvenir, Dieu aidant, plus d'un chimiste, M. Marc-Antoine Gaudin, entre autres, qui depuis bien des années déjà se fait en quelque sorte un jeu de lutter avec la nature pour la forcer de lui dire peu à peu ses secrets dans la fabrication des pierres précieuses; en attendant ce jour d'éblouissements universels, cet infatigable investigateur nous présente aujourd'hui des saphirs, de vrais saphirs d'alumine pure, ces produits si prisés, qui viennent immédiatement après le roi de la joaillerie dans l'opinion du monde. Ce ne sont plus des pierres de la même famille que ces rubis un peu opaques déjà si remarquables, obtenus par lui il y a plus de vingt ans de l'alun ammoniacal, additionné d'un peu de chromate potassique jaune au chalumeau oxy-hydrogène; ce sont des saphirs d'une limpidité parfaite, régulièrement cristallisés en rhomboèdres ou en tables hexagonales, aussi durs au moins et plus durs même sur certains points que les rubis naturels. Malheureusement, la matière n'est pas partout égale.

Les saphirs de M. Gaudin sont des nouveau-nés. Il ne faut donc pas s'étonner de la petitesse de leur taille. Ils n'ont guère, jusqu'à cette heure, qu'un millimètre de côté, le petit fourneau à vent de l'auteur ne lui ayant permis d'opérer que sur de très-petits volumes de matière; mais ils sont d'une conformation parfaite, et ne sauraient probablement manquer de s'accroître avec les dimensions des appareils. Vu au microscope d'Oberhaeuser et Hartnack, d'un grossissement de 300 diamètres, un de ces saphirs rhomboédriques avait un aspect vraiment imposant, et laissait voir à sa base des triangles équilatéraux d'une pureté de lignes exquise, sur l'un desquels scintillaient une multitude de petites pierres de couleur en tables hexagonales. Quoique d'un volume bien minime, ces saphirs sont au moment d'entrer en lutte avec les rubis naturels employés pour les trous à pivots dans l'horlogerie, du moins pour les pièces délicates, suivant la pensée de l'auteur.

Jusqu'ici les saphirs de M. Gaudin ne se sont montrés qu'avec la robe blanche du premier âge. Le pouvoir réducteur du carbone, au sein duquel a lieu la cristallisation de l'alumine, transforme en globules métalliques tous les oxydes colorants. Ils sont donc dépourvus de la belle teinte bleue caractéristique de l'espèce, mais ils ont en partage au plus haut degré la limpidité cristalline du diamant.

*** Le jury littéraire chargé de juger les pièces envoyées au concours institué par M. Véron a, dans sa séance du 18 mai, mis fin aux travaux d'examen qui l'ont occupé depuis le 26 janvier. Cet examen de 200 pièces, adressées au jury pour le concours de 1857, a donné le résultat suivant :

1^o *Discours sur la critique et les critiques au dix-neuvième siècle*. 21 manuscrits déposés; 20 manuscrits

écartés par le jury. — Prix unique (une médaille de 4,500 fr.) décerné à M. Adolphe Dumas, auteur du discours inscrit sous le n^o 47.

2^o *Poésie : Paris nouveau* (sujet donné). 400 manuscrits déposés; 97 manuscrits écartés par le jury. — 1^{er} prix (une médaille de 4,500 fr.), décerné à M. Henri Derville; 2^e prix (une médaille de 4,000 fr.), à M. Théodore de Banville; mention honorable accordée à la pièce inscrite sous le n^o 27; l'auteur est M. Emmanuel Dessarts.

3^o *Études sur madame de Girardin*. 40 manuscrits déposés. — Le jury regrette de n'avoir à signaler que la faiblesse du concours,

4^o *Nouvelles*. 69 manuscrits déposés. — Prix unique (une médaille de 4,500 fr.) décerné à M. Oscar Honoré, auteur de la nouvelle intitulée : *Perrine, scènes de la vie réelle*.

*** Madame Méhul, veuve de l'illustre compositeur, vient de mourir à Lyon dans un âge avancé.

*** On écrit de Vichy :

« Un temps magnifique favorise l'ouverture de la saison des bains, et amène déjà beaucoup de baigneurs. Des travaux exécutés par les ingénieurs de l'État auprès de l'ancienne source des Célestins ont été couronnés d'un succès important pour les habitués de Vichy : une nouvelle source minérale froide, abondante et très-gazeuse, qu'on suppose être la *vraie source des Célestins*, vient d'être mise à découvert; elle est soumise en ce moment à une analyse officielle. Le nombre des baignoires est augmenté de manière à donner pleine satisfaction au service des bains. »

*** A Debreczin, douze jeunes filles ont remis aux deux petites archiduchesses, Sophie et Giselle, — pendant le voyage de l'empereur d'Autriche en Hongrie, — des *partas*, petits bonnets nationaux, ornés de brillants, de rubis et d'émeraudes.

Voici quelle est la forme de ces *partas*. Chacune a pour base un cercle d'or, large de deux pouces, orné d'étoiles, ayant un brillant à leur centre et pour rayons des émeraudes, des rubis et des perles. Le bord inférieur du cercle est garni d'un triple ruban aux couleurs nationales, que répètent des rubis, des diamants et des émeraudes. Du côté qui sera placé sur le derrière de la tête tombe un large ruban richement brodé d'or.

A chacun de ces ornements de tête est ajoutée une boucle avec l'inscription suivante :

« Donné à titre d'hommage et de souvenir à l'archiduchesse Sophie ou Giselle, par la commune de LA VILLE LIBRE de Debreczin, le 17 mai de l'année 1857. »

Voici comment était vêtue l'impératrice lors de son arrivée. Le corsage de velours était noir, avec broderies d'or, et la jupe cerise, en damas broché d'argent. Des diamants d'une eau pure couronnaient la tête de Sa Majesté et retenaient un voile de dentelles. De sa tête retombait sur ses épaules une longue maille de la couleur de la robe. On a beaucoup admiré la noble dame et son impériale parure.

* La galerie de tableaux anciens de feu M. le comte Vilain XIII, de Bruxelles, a été vendue par M^e Charles Pillet. Cette vente, comme celle de M. Patureau, a attiré une foule d'amateurs.

Une *Vue d'un ancien port de Gènes*, par Berghem, a été adjugée à 4,600 fr.; le *Concert allemand*, par Van Craesbeke, 3,400 fr.; la *Bonne mère*, par G. Van Mieris, 42,300 fr.; *Paysage, vue prise aux environs de Dinant*, par Ommegank, 9,525 fr.; le *Plaisir des buveurs*, par Van Ostade, 3,400 fr.; la *Colère des buveurs*, par le même, 3,600 fr.; le *Repos des voyageurs*, par le même, 44,800 fr.; *Paysage des environs de Harlem*, par J. Ruysdaël, 4,000 fr.; *Village de Flandres*, par Téniers le fils, 6,800 fr.; le *Déjeuner flamand*, par le même, 4,600 fr.; le *Docteur alchimiste*, par le même, 4,550 fr.; *Jupiter et Leda*, par André del Sarte, 7,600 fr.; *Saint Sébastien*, par Bartolomeo Schidone, 4,500 fr.; la *Vierge et l'Enfant Jésus*, par Rubens, 3,100 fr.; *Portrait de Philippe IV*, par Velasquez, 3,400 fr.; *Portrait d'un sénateur vénitien*, par le Titien, 2,800 fr.; *Vue prise en Italie*, par Lingelbach, 760 fr.; l'*Assomption de la Vierge*, par le chevalier Adrien Van der Werff, 4,200 fr.; un *Intérieur*, par Ary de Voys, 4,400 fr.; *Halte de chasseurs*, par Jean Miel, 4,480 fr.; la *Bohémienne*, par Béga, 4,000 fr., etc.

Cette belle galerie a produit 414,000 fr.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DU CIRQUE : les *Deux faubouriens*, mélodrame en cinq actes et huit tableaux, par MM. Crisafulli et Devicque. — THÉÂTRE DE LA GAÎTÉ : *Salomon de Caus*, drame en quatre actes, par M. Bignon.

MM. Crisafulli et Devicque ont déjà obtenu deux succès raisonnables avec deux personnages historiques arrangés à la manière de l'Ambigu : *César Borgia* et *Marie Stuart*; cette fois, sans abandonner le ton du mélodrame, ils ont fait une pièce populaire et l'ont sagement placée au Cirque, le théâtre des foules. Les *Deux faubouriens* sont composés des éléments les plus connus au boulevard : un bon ouvrier, Maurice; un mauvais ouvrier, Jacques. Maurice va épouser Louise, une pure et vertueuse fille, et Jacques la séduit; alors Maurice exige qu'il l'épouse, et elle est séparée de son mari dès le premier jour de sa noce par une maîtresse jalouse qui vient faire valoir ses droits, et s'empoisonne séance tenante en les voyant méconnus. Quoique che-napan, Jacques ne résiste pas à ce moyen héroïque; il fait tous ses efforts pour rappeler Jeanne sa maîtresse à la vie; il la sauve, il la suit, et voilà la pauvre Louise ni fille, ni femme, ni veuve, qui s'en retourne chez sa

mère pleurer sa déplorable erreur, en travaillant de plus belle.

Cependant Maurice fait son chemin, il devient contre-maître dans la scierie où il a été ouvrier. Un soir il trouve Jacques auprès de sa caisse, laissée entr'ouverte par mégarde; à l'attitude de son ancien camarade, il devine les honteuses tentations qui l'obsèdent; Tu es sur le point de devenir un misérable, lui dit-il, tu n'as qu'une chose à faire pour lutter contre ta mauvaise fortune et toi-même : on se bat en Crimée, viens-y, je pars aussi.

Maurice ne dit pas que s'il part, c'est qu'il aime toujours Louise, qu'il l'aime plus que jamais, et qu'il a obtenu de la jeune femme un aveu après lequel il a reçu un ordre de s'éloigner. Jacques suit l'avis de son cousin, il s'engage avec lui; Jeanne est morte, tuée dans une rixe à la Courtille où elle a voulu le défendre; rien ne le retient à Paris, où il est perdu de dettes et méprisé pour son inconduite.

Les deux cousins font merveille à l'armée, ils portent fièrement leur costume de zouave, et font tout ce qu'il faut pour y ajouter un bout de ruban rouge. Maurice est blessé à la prise du mamelon Vert; Jacques, réhabilité par cette vie militaire si rude et si honorable, va chercher son ami sous le feu des Russes, et trouve là le coup mortel; il a le temps avant de mourir de recommander Louise à Maurice, et meurt tranquille. Tel est ce drame, fort ordinaire d'invention, mais assez bien agencé dans ses détails pour se soutenir avec intérêt jusqu'à la fin. Il y a de beaux décors, particulièrement celui du *grand Robinson* et celui du *mamelon Vert*. MM. Lacrosonnière, Taillade et Dupuis le jouent avec talent, ainsi que mesdames Person, Usannaz et Duplessis.

M. Bignon, dont tout le monde connaît le talent de comédien, a déjà collaboré à des œuvres couronnées par le succès; il était un des auteurs des *Orphelines de la charité*, qui ont si bien réussi à l'Ambigu. Cette fois il s'essaye tout seul dans un drame, dont une lettre publiée il y a quelques années par le *Musée des familles* lui a sans doute donné l'idée; voici cette lettre :

« Mon cher d'Effiat, tandis que vous m'oubliez à Narbonne, et que vous vous y livrez aux plaisirs de la cour et à la joie de contrecarrer M. le cardinal, moi, suivant le désir que vous m'en avez exprimé, je fais les honneurs de Paris à votre *lord anglais*, le marquis de Worcester, et je le promène, où plutôt il me promène de curiosités en curiosités, choisissant toujours les plus tristes et les plus sérieuses, parlant peu, écoutant avec une extrême attention, et attachant sur ceux qu'il interroge deux grands yeux bleus qui semblent pénétrer au fond de la pensée. Du reste il ne se contente jamais des explications qu'on lui donne, et il ne prend guère les choses du côté où on les lui montre. Témoins la visite que nous sommes allés faire ensemble à Bicêtre, et où il prétend avoir découvert dans un fou un homme de génie. Si le fou n'était pas furieux, je

crois en vérité que votre marquis eût demandé sa liberté pour l'amener à Londres, et écouter ses folies du matin au soir.

» Comme nous traversons la cour des fous, et que, plus morte que vive, tant j'avais peur, je me serrais contre mon compagnon, un laid visage se montre derrière de gros barreaux, et se met à crier d'une voix toute cassée : « Je ne suis point un fou ; j'ai fait une découverte qui doit enrichir le pays qui voudra la mettre à exécution. — Et qu'est-ce que sa découverte ? dis-je à celui qui nous montrait la maison. — Ah ! dit-il en haussant les épaules, quelque chose de bien simple et que vous ne devineriez jamais, c'est l'emploi de la vapeur d'eau bouillante. » Je me mis à rire. — « Cet homme, reprit le gardien, s'appelle Salomon de Caus. Il est venu de Normandie, il y a quatre ans, pour présenter au roi un mémoire sur les effets merveilleux que l'on pourrait obtenir de son invention ; à l'entendre, avec de la vapeur on ferait tourner des manèges, marcher des voitures, que sais-je ? on opérerait mille autres merveilles. Le cardinal renvoya ce fou sans l'écouter. Salomon de Caus au lieu de se décourager, se mit à suivre partout monseigneur le cardinal, qui, las de le trouver sans cesse sur ses pas, et importuné de ses folies, ordonna de l'enfermer à Bicêtre, où il est depuis trois ans et demi, et où, comme vous avez pu l'entendre vous-même, il crie à chaque étranger qu'il n'est point un fou, et qu'il a fait une découverte admirable. Il a même composé à cet égard un livre que j'ai ici. » Milord Worcester, qui était devenu tout rêveur, demanda le livre, et, après en avoir lu quelques pages, dit : « Cet homme n'est point un fou, et dans mon pays, au lieu de l'enfermer, on l'aurait comblé de richesses. Menez-moi près de lui, je veux l'interroger. » On l'y conduisit, mais il revint triste et pensif. « Maintenant il est bien fou, dit-il, le malheur et la captivité ont altéré à jamais sa raison ; vous l'avez rendu fou ; mais quand vous l'avez jeté dans ce cachot, vous y avez jeté le plus grand génie de votre époque. » Là-dessus, nous sommes partis, et depuis ce temps il ne parle que de Salomon de Caus. Adieu, mon cher, amé et féal Henri, revenez bien vite, et ne soyez pas tant heureux là-bas qu'il ne vous reste un peu d'amour pour moi.

» MARION DELORME.

» 8 février 1644. »

La lettre est nécessairement apocryphe, puisqu'elle est datée de 1644, et que Salomon de Caus est mort en 1630, mais cela ne fait rien, et l'auteur dramatique a bien en certain cas le droit de préférer la légende à l'histoire. Le drame de M. Bignon pourrait s'appeler *les Souffrances d'un inventeur*, c'est cela qu'il a voulu peindre. A-t-il réussi ? Oui et non. La forme dramatique ne se prête pas aux développements d'un tel sujet, on y est ennuyeux ou faux ; un livre seul peut pénétrer un sujet pareil, et tirer son intérêt d'observations et de détails minutieusement racontés. Le Salomon de Caus de la Gaité commence par se creuser la tête pour faire

tourner en tout temps le moulin du bonhomme Martin, dont il a épousé la fille Simonne ; il invente différentes choses assez ingénieuses pour atteindre son but, et il se trouverait probablement heureux de ce résultat, si le hasard, — hasard bien grand, — n'amenait Marion Delorme au moulin, et si la belle courtisane ne s'éprenait d'une passion subite pour cet ingénieur en herbe. Quant à la manière dont il découvre la force de la vapeur en voyant sauter le couvercle d'une marmite, et qu'en constatant cet effet, observé tous les jours par les ménagères, il y ait vu tout de suite de quoi la vapeur pouvait être capable, la chose est un peu trop fort exagérée en faveur de Salomon de Caus, qui n'a jamais rien prévu de semblable, et suppose, dans son livre *Des forces mouvantes*, que l'eau s'exhale en air quand elle est soumise à l'action du feu. La protection de Marion Delorme lance l'inventeur dans le monde le plus élevé, il se trouve mis en relation avec le duc de Buckingham, il se trouve mêlé aux intrigues politiques et amoureuses de ce bel ambassadeur, qui fit déclarer la guerre à la France parce que le roi Louis XIII, ou plutôt Richelieu, ayant découvert sa passion pour Anne d'Autriche, refusa de le recevoir de nouveau comme ambassadeur. Buckingham emmène l'inventeur à Londres, lui procure tous les matériaux, tout l'argent nécessaires à ses travaux, et lui demande seulement de mettre ses découvertes au service de l'Angleterre ; Salomon de Caus refuse, et revient en France. Là il sollicite vainement la protection du cardinal de Richelieu, qui, ennuyé de ses importunités, le fait enfermer comme fou ; le moyen est héroïque pour se débarrasser d'un ennuyeux, et il paraît difficile d'admettre que le grand ministre s'en servit ; toujours est-il que d'après le drame le malheureux Salomon devient fou réellement dans cette affreuse captivité, et que lorsqu'au bout de trois années de souffrance sa fidèle protectrice, Marion Delorme, obtient son élargissement, ses forces sont épuisées, et il meurt en apprenant avec joie la naissance de Den's Papin, dans lequel, par une sorte de seconde vue, il pressent un grand inventeur.

M. Bignon joue avec supériorité le rôle de son inventeur, mademoiselle Lagier est fort belle et fort intelligente dans son rôle de Marion Delorme.

MAXIME TERMONT.

Madame Cavé a fait exécuter des modèles pour son cours de dessin sans maître ; il en existe deux cahiers composés chacun de 20 feuilles. Avec ces cahiers, on peut conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature. Ils ne sont point indispensables à la méthode ; mais, étant choisis et exécutés dans les idées de l'auteur, ils sont préférables aux autres modèles. Ils sont, du reste, aussi bon marché que tous les autres, puisque le prix de chaque cahier n'est que de 10 fr. On les vend au bureau du journal, rue Bergère, 20.

Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.